

ROBIN HOBB

LES AVENTURIERS DE LA MER 1

LE VAISSEAU MAGIQUE



Pygmalion}}

LE VAISSEAU MAGIQUE

Les Aventuriers de la mer – 1

DU MÊME AUTEUR
CHEZ PYGMALION

L'Assassin royal

- | | |
|---|-------------------------------------|
| <i>Le Prince bâtard, prélude à
L'Assassin royal</i> | <i>7. Le Prophète blanc</i> |
| <i>1. L'Apprenti assassin</i> | <i>8. La Secte maudite</i> |
| <i>2. L'Assassin du roi</i> | <i>9. Les Secrets de Castelcerf</i> |
| <i>3. La Nef du crépuscule</i> | <i>10. Serments et deuils</i> |
| <i>4. Le Poison de la vengeance</i> | <i>11. Le Dragon de glace</i> |
| <i>5. La Voie magique</i> | <i>12. L'Homme noir</i> |
| <i>6. La Reine solitaire</i> | <i>13. Adieux et retrouvailles</i> |

Tous ces ouvrages ont été regroupés dans les quatre volumes de
La Citadelle des ombres.

Les Aventuriers de la mer

- | | |
|-------------------------------------|--|
| <i>1. Le Vaisseau magique</i> | <i>6. L'Éveil des eaux dormantes</i> |
| <i>2. Le Navire aux esclaves</i> | <i>7. Le Seigneur des Trois Règnes</i> |
| <i>3. La Conquête de la liberté</i> | <i>8. Ombres et Flammes</i> |
| <i>4. Brumes et tempêtes</i> | <i>9. Les Marches du trône</i> |
| <i>5. Prisons d'eau et de bois</i> | |

Tous ces ouvrages ont été regroupés dans les trois volumes de
L'Arche des ombres.

Les Cités des Anciens

- | | |
|-------------------------------|--------------------------------------|
| <i>1. Dragons et serpents</i> | <i>5. Les Gardiens des souvenirs</i> |
| <i>2. Les Eaux acides</i> | <i>6. Les Pillards</i> |
| <i>3. La Fureur du fleuve</i> | <i>7. Le Vol des dragons</i> |
| <i>4. La Décrue</i> | <i>8. Le Puits d'Argent</i> |

Le Fou et l'Assassin

- | | |
|----------------------------------|-----------------------------------|
| <i>1. Le Fou et l'Assassin</i> | <i>4. Le Retour de l'Assassin</i> |
| <i>2. La Fille de l'Assassin</i> | <i>5. Sur les Rives de l'Art</i> |
| <i>3. En quête de vengeance</i> | <i>6. Le Destin de l'Assassin</i> |

Tous ces ouvrages ont été regroupés en trois volumes,
L'Intégrale 1, L'Intégrale 2 et L'Intégrale 3.

ROBIN HOBB

LE VAISSEAU MAGIQUE

Les Aventuriers de la mer – 1

*Traduit de l'anglais
par Arnaud Mousnier-Lompré*

Pygmalion 

Le Soldat chamane

1. *La Déchirure*
2. *Le Cavalier rêveur*
3. *Le Fils rejeté*
4. *La Magie de la peur*
5. *Le Choix du soldat*
6. *Le Renégat*
7. *Danse de terreur*
8. *Racines*

Tous ces ouvrages ont été regroupés en trois volumes,
L'Intégrale 1, L'Intégrale 2 et L'Intégrale 3.

Titre original :
Ship of Magic
(première partie)
The Liveship Traders

© Robin Hobb, 1998

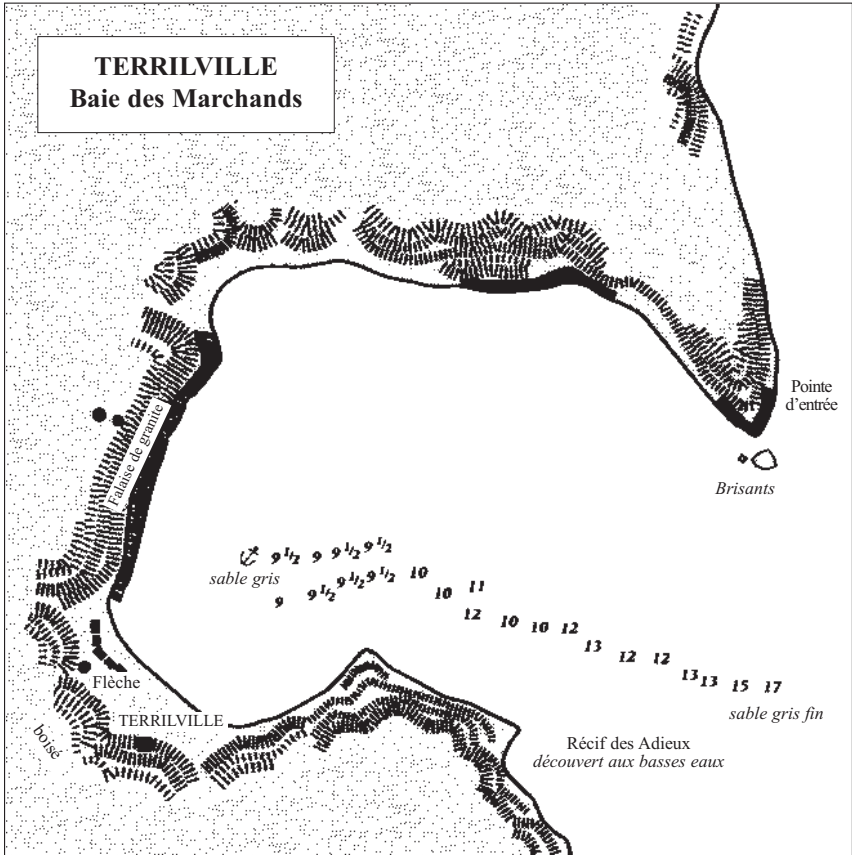
© 2001, Éditions Pygmalion/Gérard Watelet à Paris
pour la traduction française

© 2013, Pygmalion, département de Flammarion pour la présente édition.
ISBN : 978-2-8570-4708-7

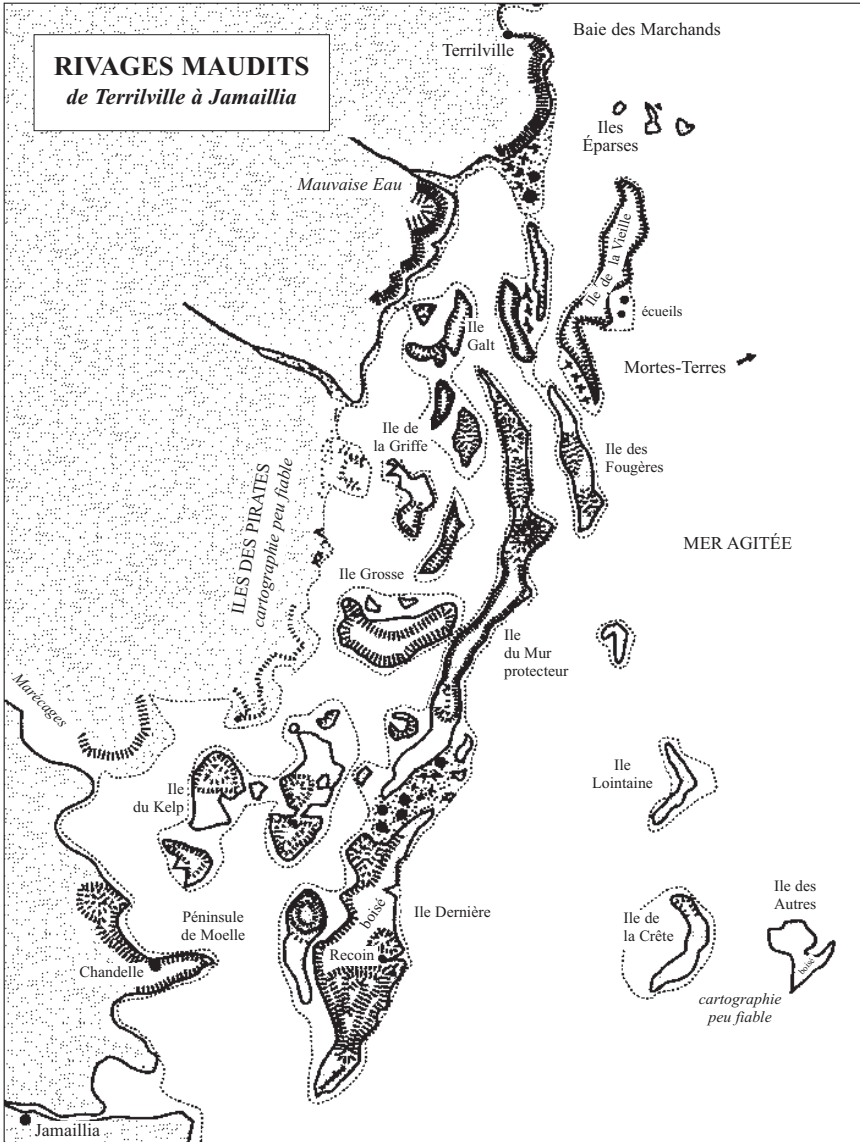
CET OUVRAGE EST DÉDIÉ

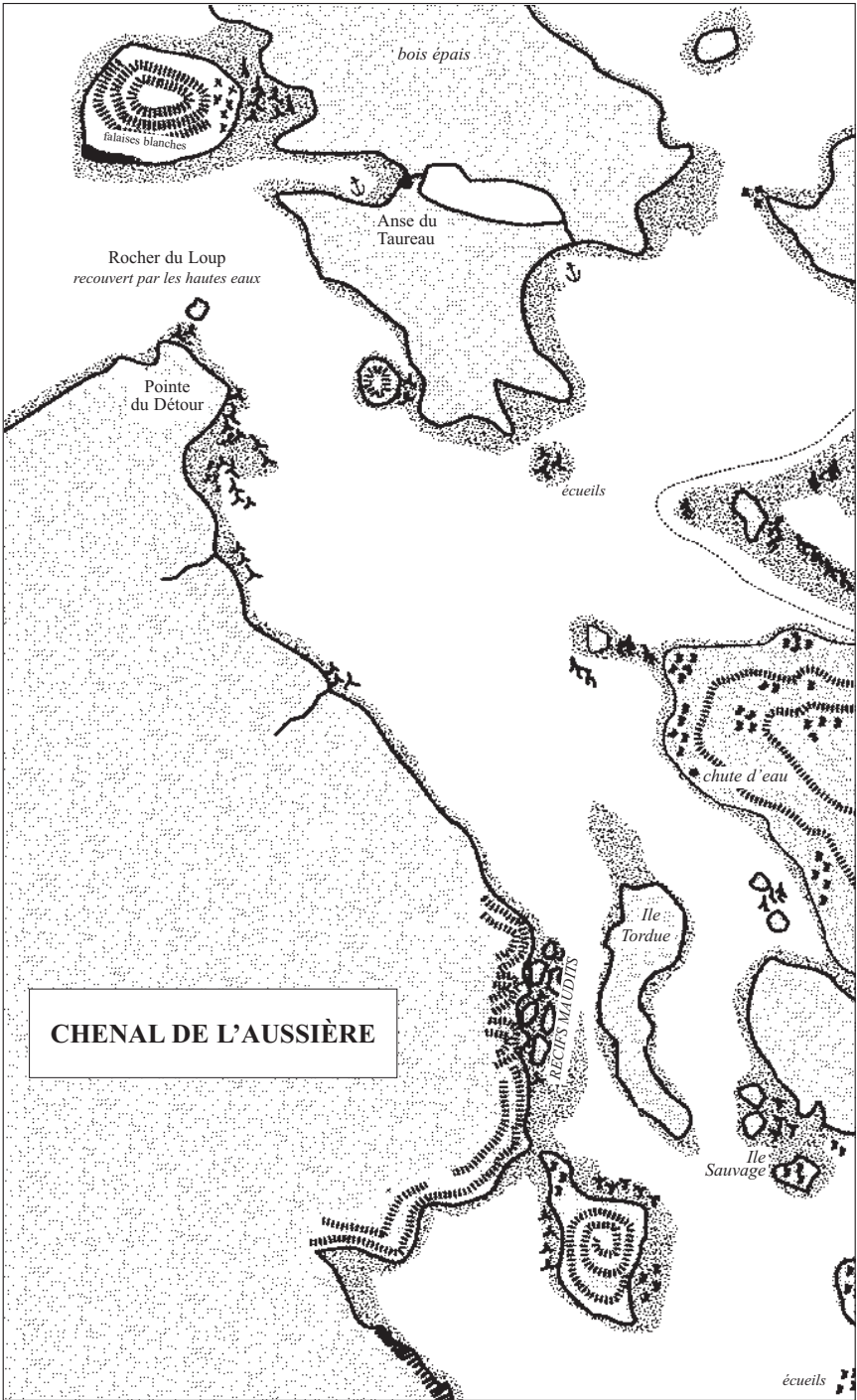
Au Devil's Paw
Au Totem
Au E J Bruce
Au Free Lunch
Au Labrador (Des écailles ! Des écailles !)
Au (bien nommé) *Massacre Bay*
Au Faithful (Ohé des Ours en Gélatine !)
A l'Entrance Point
Au Cape St. John
A l'American Patriot (et cap'taine Wookiee)
Au Lesbian Warmonger
A l'Anita J et au Marcy J
Au Tarpon
Au Capelin
Au Dolphin
Au Good News Bay (pas très bonnes, les nouvelles !)
Et même au Chicken Little

Mais particulièrement à *Rain Lady*
où qu'elle soit aujourd'hui



RIVAGES MAUDITS
de Terrilville à Jamaillia





PROLOGUE

LE NŒUD

D'un mouvement puissant qui souleva un épais nuage de débris, Maulkin s'éleva de la fange dans laquelle il se vautrait ; des lambeaux de mue s'éloignèrent de lui, emportés par les tourbillons de sable et de boue, tels les vestiges d'un songe au réveil. Paresseusement, son long corps sinueux dessina une boucle et se frotta contre lui-même pour arracher les derniers restes de son ancienne peau. Tandis que la vase retombait lentement, il se tourna vers la vingtaine d'autres serpents étendus dans les sédiments qui les grattaient agréablement. Il secoua la crinière de sa grande tête puis banda son long corps musclé. « Il est temps, trompeta-t-il de sa voix profonde. L'heure est venue. » Du fond de la mer, tous levèrent dans sa direction leurs grands yeux verts, or et cuivre qui ne cillaient jamais. Shriver, parlant au nom du groupe, demanda : « Pourquoi ? L'eau est chaude, ici, et la nourriture abondante. L'hiver n'est pas venu depuis cent ans. Pourquoi faut-il partir ? »

Maulkin s'enroula de nouveau sur lui-même. Ses écailles nouvellement mises à nu étincelaient dans la lumière bleue et amisée du soleil. Le frottement aviva les teintes des faux yeux couleur or qui couraient tout le long de son corps et le désignaient comme l'un des détenteurs de la vision d'autrefois : Maulkin possédait des souvenirs, des souvenirs du temps d'avant le temps d'aujourd'hui ; ses perceptions manquaient de logique et de clarté car, comme beaucoup de ceux qui se trouvaient pris entre les

époques, il était souvent distrait et incohérent. Il secoua sa crinière jusqu'à ce que son poison paralysant forme un nuage pâle autour de sa tête ; alors il avala sa propre toxine et la recracha par les ouïes pour affirmer la véracité de ses dires. « Parce qu'il est temps ! » lança-t-il d'un ton pressant, et il fit brusquement volte-face pour foncer droit vers la surface, s'élevant plus vite que les bulles d'air. Très loin au-dessus du groupe, il creva le plafond, bondit brièvement dans le grand Vide avant de replonger et de se mettre à nager éperdument en rond, rendu muet par le sentiment d'urgence qu'il éprouvait. « Certains nœuds sont déjà partis, dit Shriver d'un ton pensif. Pas tous, pas même la plupart, mais assez pour constater leur absence quand nous montons chanter dans le Vide. Il est peut-être temps. » Sessurée s'enfonça davantage dans la boue. « Ou bien non, répondit-il d'une voix indolente. A mon sens, nous devrions attendre que le nœud d'Aubren s'en aille. Aubren est plus... stable que Maulkin. »

Près de lui, Shriver s'extirpa brusquement de la vase. Sa nouvelle peau avait une saisissante couleur écarlate par contraste avec les lambeaux marron qui pendaient encore de son corps. Elle en attrapa un grand morceau dans sa gueule et l'engloutit avant de répliquer : « Il vaudrait peut-être mieux que tu rallies le nœud d'Aubren si tu doutes de la parole de Maulkin. Pour ma part, je compte le suivre vers le Nord. Je préfère partir trop tôt que trop tard, si cela doit nous éviter d'arriver en même temps que des vingtaines d'autres nœuds et d'être obligés de nous battre pour manger. » Souplement, elle fit une boucle de son corps pour arracher les derniers fragments de sa mue, puis elle secoua sa crinière et dressa la tête. Son barrissement strident ébranla les eaux : « Je viens, Maulkin ! Je t'accompagne ! » Et elle s'élança pour rejoindre le chef qui poursuivait sa danse tournoyante au-dessus d'elle.

Alors, l'un après l'autre, les grands serpents quittèrent la boue collante en y laissant leur peau morte. Tous, même Sessurée, montèrent des profondeurs pour se joindre au ballet du nœud dans l'eau chaude juste en dessous du plafond du Plein. Ils allaient partir vers le Nord pour retrouver les eaux d'où ils étaient venus, dans le temps lointain dont bien peu se souvenaient.

PLEIN ÉTÉ

PRÊTRES ET PIRATES

Kennit marchait le long de la ligne de marée sans prêter attention aux vagues salées qui venaient baigner ses bottes en effaçant ses empreintes sur la plage. Il ne quittait pas des yeux l'alignement désordonné d'algues, de coquillages et de morceaux de bois qui indiquait la plus haute limite de la mer. La marée commençait à redescendre et les vagues implorantes relâchaient peu à peu leur emprise sur la terre. A mesure que l'eau se retirait du sable noir, elle allait découvrir les molaires d'ardoise usée et les enchevêtrements de kelp encore dissimulés sous les flots.

Sur le côté opposé de l'île des Autres, son deux-mâts était mouillé dans la baie Trompeuse. Il y avait ancré le *Marietta* en profitant des vents matinaux qui avaient débarrassé le ciel des derniers vestiges de la tempête; la marée montait encore à ce moment-là, et les récifs acérés de la baie de sinistre renom disparaissaient à contrecœur sous sa verte dentelle d'écume. Après avoir raclé les rochers tapissés de bernacles, le canot du navire avait déposé Kennit et Gankis sur un petit croissant de plage noire que les vagues engloutissaient quand les vents de tempête les poussaient au-delà de la ligne de marée haute. Au-dessus d'eux se dressaient des falaises d'ardoise, et des conifères si sombres qu'ils en semblaient presque noirs se penchaient dans le vide comme pour défier les vents dominants. Malgré ses nerfs d'acier, Kennit avait eu l'impression de s'avancer dans une gueule à demi ouverte.

Ils avaient posté le mousse, Opale, près du canot pour le protéger des accidents bizarres qui survenaient si souvent aux embarcations lorsqu'on les laissait sans surveillance dans la baie Trompeuse. Kennit avait ordonné à Gankis de l'accompagner, au grand désarroi du jeune garçon, inquiet de se retrouver seul. Au dernier coup d'œil que lui avait jeté Kennit, le mousse, perché sur le canot échoué, lançait tour à tour des regards effrayés au sommet boisé de la falaise et au *Marietta* qui tirait sur son ancre pour rejoindre le rapide courant à l'entrée de la baie.

Les dangers d'une visite sur l'île étaient légendaires; ils ne s'arrêtaient pas à l'hostilité du « meilleur » mouillage de ce bout de terre ni aux curieux malheurs réputés advenir aux navires et aux explorateurs: toute l'île baignait dans l'étrange magie des Autres. Kennit en avait perçu l'attraction sur le chemin qui menait de la baie Trompeuse à la plage aux Trésors; nulle feuille morte, nulle plante n'encombraient le sentier de gravier noir, pourtant peu fréquenté; de part et d'autre, les arbres se ressuyaient de la pluie de la tempête nocturne sur des fougères déjà surchargées de gouttelettes cristallines. L'air était frais et vif; des fleurs aux couleurs éclatantes, qui ne poussaient jamais à moins d'une longueur d'homme du chemin, défiaient la pénombre de la forêt, et leurs parfums capiteux flottaient dans la brise matinale comme pour inciter les deux hommes à oublier le but de leur venue et à explorer leur monde. Plus malsains d'aspect, des champignons orange s'étagaient le long de nombreux troncs; leur éclat outrageux évoquait pour Kennit des parasites affamés. Une toile d'araignée, alourdie comme les fougères de gouttelettes scintillantes, était tendue en travers du chemin et obligea les deux hommes à se courber pour passer en dessous; l'araignée immobile à l'extrémité des fils était orange comme les champignons et presque aussi grosse qu'un poing de bébé. Une grenouille verte, habitante des arbres, se débattait dans les fils gluants de la toile, sans pour autant paraître intéresser l'araignée. Gankis émit un petit gémissement d'effroi en passant sous le piège.

Le sentier traversait le cœur du royaume des Autres; là, pour peu qu'il eût l'audace de quitter la route clairement délimitée attribuée aux humains, le visiteur pouvait franchir les frontières nébuleuses de leur territoire et aller à leur recherche dans la forêt. Dans l'ancien temps, selon la tradition, des héros se rendaient sur l'île, non pour suivre le chemin mais pour s'en écarter et aller

braver les Autres dans leurs tanières, trouver la sagesse de leur déesse emprisonnée dans sa caverne ou exiger des dons, manteaux d'invisibilité ou épées bordées de feu, capables de pourfendre n'importe quel bouclier. Les bardes qui avaient eu cette hardiesse s'en étaient retournés chez eux dotés d'une voix si puissante qu'elle pouvait crever les tympans, ou si bien maîtrisée qu'elle faisait fondre le cœur des auditeurs. Chacun connaissait l'histoire de Kaven Bouclecorbel qui avait séjourné un demi-siècle chez les Autres et qui était revenu comme s'il ne s'était écoulé pour lui qu'une journée, mais avec les cheveux dorés, des yeux comme des braises et des chansons qui parlaient de l'avenir en rimes entrelacées. Kennit eut un petit rire ironique à part lui : tout le monde racontait de telles fables d'autrefois, mais, si quelqu'un s'était risqué à s'écarter du chemin du vivant de Kennit, il n'en avait jamais dit mot ; peut-être n'était-il jamais revenu pour s'en vanter. Le pirate chassa le sujet de son esprit : il ne s'était pas rendu sur l'île pour quitter le sentier, mais pour le suivre jusqu'à son extrémité, où chacun savait ce qui se trouvait.

Kennit et Gankis avaient cheminé sur la piste de gravier qui serpentait entre les collines boisées de l'intérieur de l'île jusqu'à une pente menant à un replat d'herbe rude qui bordait une vaste plage incurvée. Ils avaient atteint l'autre côté de l'îlot. D'après les légendes, le navire qui mouillait là n'avait plus d'autre destination que les enfers, et Kennit n'avait trouvé nulle part mention d'un bâtiment qui eût osé braver cette rumeur. Si cela s'était produit, le bateau avait emporté sa témérité vers les enfers.

Le ciel était d'un bleu vif, lavé de tout nuage par la tempête de la nuit précédente. Seul un ruisseau d'eau douce, tranchant la haute berge herbue, interrompait la longue courbe de pierre et de sable de la plage, et, sinuant, allait se perdre dans la mer. Au loin, de grandes falaises d'ardoise noire fermaient le croissant de la grève ; semblable à un croc, une tour de schiste s'élevait au large de l'île, raccordée à la falaise par une étroite bande de sable ; entre les deux apparaissait un ciel d'azur au-dessus d'une mer agitée.

« On a eu un gros grain la nuit dernière, capitaine. Il y en a qui disent que le meilleur endroit de la plage aux Trésors, c'est sur les dunes herbues, là-haut... D'après eux, pendant une bonne tempête, les vagues y rejettent des choses, des trucs fragiles que les pierres mettraient en mille morceaux, mais qui atterrissent tout en douceur sur les joncs. » Gankis haletait, obligé d'allonger

le pas pour rester à la hauteur du grand pirate. «Un de mes oncles – enfin, il était marié à ma tante, la sœur de ma mère – disait qu’il connaissait un homme qui avait trouvé un petit coffre en bois là-haut, noir, luisant et tout décoré de fleurs. Dedans, il y avait une statuette de femme en verre avec des ailes de papillon; mais elles n’étaient pas transparentes, non : les couleurs des ailes faisaient comme des tourbillons dans le verre lui-même.» Gankis s’interrompit et pencha la tête en jetant un regard circonspect à son capitaine. «Vous savez ce que ça voulait dire, d’après l’Autre?» demanda-t-il d’un ton prudent.

Du bout de la botte, Kennit éventa doucement une ride du sable humide et fut récompensé par un éclat doré. D’un air détaché, il se baissa et glissa les doigts dans une chaînette en or; comme il la tirait à lui, un médaillon surgit de sa tombe sableuse. Le pirate l’essuya sur son pantalon de toile fine, puis, à gestes adroits, fit jouer le petit crochet de fermeture; l’objet s’ouvrit en deux moitiés. L’eau salée avait réussi à s’infiltrer, mais le portrait d’une jeune femme sourit néanmoins au capitaine avec une expression à la fois joyeuse, sévère et réservée. Avec un grognement, Kennit fourra sans autre forme de procès le médaillon dans la poche de son gilet broché.

«Cap’taine, vous ne pourrez pas le garder, vous le savez bien. Personne ne rapporte rien de la plage aux Trésors, observa Gankis, mal à l’aise.

– Ah oui?» répondit Kennit. Il avait glissé une note d’amusement dans sa réplique afin d’obliger Gankis à se demander s’il s’agissait d’autodérision ou d’une menace. Le vieux marin se déplaça subrepticement afin de se mettre hors de portée du poing de Kennit.

«C’est ce que tout le monde dit, cap’taine, fit-il d’un ton hésitant. Qu’on n’emporte pas ce qu’on trouve sur la plage aux Trésors. Ce que je sais, moi, c’est que c’est arrivé à un ami de mon oncle : l’Autre a regardé ce qu’il avait découvert, il lui a dit la bonne aventure et puis il l’a conduit à une falaise au bout de la plage – sans doute celle-là, là-bas.» Gankis tendit le doigt vers les lointains à-pics d’ardoise. «Et dans la pierre il y avait des milliers de petits trous, des... comment ça s’appelle, déjà...

– Des alcôves, intervint Kennit d’une voix presque rêveuse. Ça s’appelle des alcôves, comme tu le saurais si tu étais capable de parler ta propre langue.

– Oui, cap'taine, des alcôves. Et, dans chacune, il y avait un trésor, sauf dans celles qu'étaient vides. L'Autre l'a laissé se promener le long de la falaise pour voir tous les trésors, et il y avait des trucs qu'on ne peut même pas imaginer : des tasses en porcelaine toutes décorées de boutons de rose, des coupes en or bordées de pierres précieuses, des petits jouets en bois peints de couleurs vives, bref, des centaines de choses incroyables, et une dans chaque alcôve, cap'taine. Et puis l'ami en question a trouvé un trou qui avait la bonne forme et la bonne taille, il y a mis la dame-papillon, et il a dit à mon oncle que jamais il n'avait eu l'impression de faire aussi bien qu'en déposant ce petit trésor dans cette niche. Il l'a laissé là et il a quitté l'île pour rentrer chez lui.»

Kennit s'éclaircit la gorge, et il y avait dans ce simple bruit plus de mépris et de dédain que dans tout un chapelet d'injures. Gankis baissa les yeux. «C'est lui qui le raconte, cap'taine, pas moi.» Il remonta son pantalon usé et ajouta presque malgré lui : «Il rêve un peu, ce type-là : il donne le septième de ce qu'il gagne au temple de Sâ, et il y a placé aussi ses deux aînés. Un gars comme ça, il ne pense pas comme nous, cap'taine.

– Quand il t'arrive de penser, Gankis», repartit Kennit. De ses yeux pâles, il suivit au loin la ligne de marée en plissant les paupières contre le soleil du matin qui se reflétait sur les vagues. «Monte donc sur la berge, Gankis, et suis-la en fouillant les joncs. Tu me rapporteras tout ce que tu découvriras.

– Bien, cap'taine.» Le pirate s'en fut à pas lourds, jeta pardessus son épaule un regard lugubre à son jeune commandant, puis escalada avec agilité la levée de terre pour gagner le replat qui bordait la plage. Il se mit en marche parallèlement à la berge en examinant le terrain devant lui, et repéra presque aussitôt un objet. Il courut vers lui, s'en saisit et le leva à hauteur de ses yeux. L'objet jetait des éclats dans la lumière du soleil, et le visage sillonné de rides du pirate était illuminé d'admiration. «Cap'taine ! Cap'taine, vous devriez voir ce que j'ai trouvé !

– Je le verrais peut-être si tu me l'apportais comme je te l'ai ordonné !» répliqua Kennit d'un ton irrité.

Tel un chien bien dressé, Gankis revint auprès de son capitaine. Dans ses yeux bruns brillait une étincelle enfantine, tandis qu'il descendait de la berge d'un pas alerte, sa découverte serrée entre ses mains. Dans sa course, ses souliers bas soulevaient de

petits nuages de sable. Le front de Kennit se plissa fugitivement : le vieux marin était toujours prêt à courber l'échine devant lui, mais il n'aimait pas plus partager son butin que quiconque dans le métier. Kennit n'avait pas prévu que Gankis lui rapporterait de son plein gré ses trouvailles, et il avait même projeté de l'en délester à la fin de leur visite ; aussi, voir Gankis se hâter vers lui, rayonnant comme un jeune campagnard qui s'apprête à donner un bouquet de fleurs à sa fille de ferme bien-aimée, était tout à fait inattendu.

Néanmoins, Kennit conserva son habituel sourire ironique sans laisser transparaître son étonnement. Sa pose soigneusement étudiée suggérait la grâce languissante d'un félin en chasse ; non seulement sa haute taille lui permettait de dominer Gankis mais l'expression amusée qu'il affichait toujours persuadait son entourage que nul ne pouvait le prendre par surprise. Son but était de convaincre ses hommes qu'il était en mesure d'anticiper leurs moindres mouvements et leurs moindres pensées : les risques de mutinerie étaient ainsi réduits, et, même si la révolte grondait, nul membre de l'équipage n'aurait envie de faire le premier pas.

Il garda donc son air détaché pendant que Gankis s'approchait de lui et laissa le marin lui présenter le trésor dans ses mains tendues ; même alors, il ne fit pas un geste pour s'en emparer et examina l'objet d'un œil amusé.

Pourtant, dès l'instant où il le vit, Kennit dut faire appel à toute sa maîtrise de soi pour ne pas s'en saisir aussitôt : jamais il n'avait eu sous les yeux une œuvre aussi artistement réalisée. C'était une bulle de verre, une sphère absolument parfaite dont la surface ne portait pas la moindre égratignure ; la matière avait une légère teinte bleue, insuffisante néanmoins pour occulter la merveille qu'elle recelait : trois figurines, vêtues d'habits bariolés et le visage peint, qui se tenaient sur une scène minuscule et devaient être liées les unes aux autres car, quand Gankis faisait bouger la boule dans ses mains, les personnages se mettaient en mouvement ; l'un pirouettait sur la pointe des pieds, l'autre exécutait une série de soleils autour d'une barre, et le troisième hochait la tête au rythme de leurs évolutions, comme si tous trois réagissaient à quelque joyeuse mélodie audible uniquement à l'intérieur de la sphère.

Kennit laissa Gankis lui en faire la démonstration à deux

reprises, puis, sans un mot, il tendit d'un geste gracieux une main aux longs doigts, et le marin déposa le trésor au creux de sa paume. Le capitaine pirate conserva fermement son sourire pensif en mirant d'abord la boule au soleil, puis en faisant danser à son tour les petits personnages. L'objet n'emplissait pas complètement sa main. «Un jouet d'enfant, fit-il d'un ton dédaigneux.

– Si l'enfant était le prince le plus riche du monde, observa Gankis non sans audace. C'est trop fragile pour le laisser à un gamin ; il suffirait qu'il le laisse tomber pour...

– Et pourtant cette boule a survécu aux vagues d'une tempête et à une arrivée brutale sur une plage, rétorqua Kennit avec une affabilité calculée.

– C'est vrai, cap'taine, c'est vrai, mais c'est la plage aux Trésors, ici. Presque tout ce que la mer y dépose est intact, à ce que j'ai entendu dire ; ça fait partie de la magie de cette île.

– La magie... » Kennit se permit un sourire un peu plus large tout en fourrant la sphère dans la vaste poche de sa veste indigo. «Tu crois donc que c'est la magie qui apporte ce genre de babiole sur ce rivage?

– Que voulez-vous que ce soit d'autre, cap'taine? Normalement, ce truc devrait être en mille morceaux, ou au moins complètement éraflé par le sable ; et pourtant il a l'air de sortir de chez le joaillier.»

Kennit secoua la tête d'un air attristé. «La magie? Non, Gankis, il n'y a pas plus de magie ici que dans les mascarets des hauts-fonds d'Orte ou le courant des Epices qui pousse en avant les navires en route pour les îles et les freine au retour. C'est un effet du vent, du courant et des marées, rien de plus, et c'est par le même effet qu'un bateau qui tente de mouiller de ce côté-ci de l'île a toutes les chances de se retrouver à terre et brisé avant la marée suivante.

– Oui, cap'taine», répondit Gankis, docilement mais sans conviction, et il ne put empêcher ses yeux de se porter vers la poche où son commandant avait enfoui la boule de verre. Le sourire de Kennit s'élargit imperceptiblement.

«Eh bien, ne reste pas ici à traîner. Retourne sur la berge et vois ce que tu peux dénicher d'autre.

– A vos ordres, cap'taine.» Et, avec un dernier regard de regret en direction de la bosse que faisait la sphère dans la veste de Kennit, le marin remonta vivement sur le replat. Le chef

pirate glissa la main dans sa poche et caressa la boule de verre froid en reprenant sa marche sur la plage, imité par les mouettes qui, dans le ciel, glissaient sur le vent en cherchant du regard quelque friandise dans les vagues. Kennit ne se pressait pas, mais il n'oubliait pas non plus que, de l'autre côté de l'île, son navire l'attendait dans des eaux traîtresses; il parcourrait toute la longueur de la plage comme le voulait la tradition, mais, une fois qu'il aurait entendu l'oracle de l'Autre, il n'avait pas l'intention de s'attarder – ni d'abandonner les trésors qu'il pourrait découvrir. Un vrai sourire tirailla les coins de sa bouche.

Tout en marchant, il retira sa main de sa poche et toucha distraitement son poignet. Sous la manchette en dentelle de sa chemise de soie blanche se dissimulait une double lanière de fin cuir noir qui maintenait une plaquette de bois au contact de la peau. Un visage y était sculpté, percé au front et à la mâchoire inférieure afin de l'appliquer fermement contre le poignet, exactement sur le pouls. Autrefois, le visage était peint en noir; avec le temps, la teinture avait presque entièrement disparu, mais les traits demeuraient parfaitement visibles: ils composaient un visage moqueur, gravé avec un soin exquis, sosie de celui de Kennit. La commande lui avait coûté extraordinairement cher: même s'ils avaient le courage d'en voler un morceau, tous ceux qui savaient sculpter le bois-sorcier n'acceptaient pas tous les travaux.

Kennit se rappelait nettement l'artisan qui avait gravé le visage minuscule, car il était resté assis de longues heures dans son atelier, sous la froide lumière du matin, tandis que l'artiste imprimait laborieusement ses traits dans le bois dur comme le fer. Ils n'avaient pas parlé: le sculpteur en était incapable, Kennit s'en était abstenu. L'homme avait besoin du silence absolu pour se concentrer, car il ne travaillait pas seulement le bois, mais élaborait en même temps un sortilège destiné à obliger l'amulette à protéger des enchantements celui qui la portait. De toute façon, Kennit n'avait rien à lui dire; il lui avait versé une avance exorbitante des mois auparavant, puis il avait attendu le message lui annonçant que l'artiste s'était procuré un morceau du bois précieux et jalousement gardé, après quoi l'homme avait eu le front d'exiger encore de l'argent avant de commencer la sculpture et la préparation du charme; Kennit en avait été indigné, mais il avait souri de son petit sourire ironique et déposé dans la balance des pièces, des pierres précieuses, des chaînes d'or et

d'argent jusqu'à ce que, d'un signe de tête, l'artisan indique qu'il avait atteint le prix requis. Comme nombre de ses confrères de Terrilville qui travaillaient dans des domaines illicites, l'homme avait fait depuis longtemps le sacrifice de sa langue pour assurer sa discrétion à ses clients. Bien que n'étant pas convaincu de l'efficacité d'une telle mutilation, Kennit appréciait le geste. C'est pourquoi l'artiste, lorsqu'il eut achevé son œuvre et attaché l'ornement au poignet du pirate, ne put que hocher la tête avec véhémence pour exprimer son extrême satisfaction devant la qualité de son propre travail, tout en touchant avidement le bois du bout des doigts.

Ensuite, Kennit l'avait tué. C'était la seule mesure raisonnable à prendre, et Kennit était un homme éminemment raisonnable. Il avait récupéré la somme supplémentaire que l'artisan lui avait extorquée, car il ne supportait pas qu'on ne respecte pas les termes d'un marché; pourtant, ce n'était pas pour ce motif qu'il l'avait tué mais afin de préserver son secret: si ses hommes apprenaient qu'il portait un fétiche pour écarter les enchantements, ils risqueraient de s'imaginer qu'il craignait son propre équipage; or il ne pouvait laisser croire qu'il redoutait quoi que ce fût. Sa bonne fortune était légendaire; tous ceux qui lui obéissaient s'y fiaient, certains davantage que Kennit lui-même, et c'était pourquoi ils lui obéissaient. Jamais ils ne devaient avoir l'impression qu'il avait peur de perdre sa chance.

Depuis un an qu'il avait assassiné l'artiste, il se demandait si ce meurtre n'avait pas abîmé l'amulette, car elle ne s'était pas animée; quand, à l'origine, il avait demandé au sculpteur combien de temps il faudrait pour que la gravure s'éveille à la vie, l'homme avait eu un haussement d'épaules éloquent et indiqué avec force gesticulations que ni lui ni personne ne pouvait le prédire. Kennit avait patienté un an dans l'espoir que la gravure prendrait vie afin d'être sûr que le charme était complètement activé, mais, passé ce délai, il n'avait plus pu attendre: il avait senti instinctivement qu'il était temps de se rendre sur la plage aux Trésors et de voir ce que l'océan lui apporterait. Ayant décidé de courir le risque sans attendre l'éveil de l'amulette, il avait dû s'en remettre une fois de plus à sa chance pour le protéger, comme elle l'avait toujours fait; après tout, ne l'avait-elle pas aidé le jour où il avait tué l'artiste? De façon imprévisible, l'homme s'était retourné à l'instant où Kennit dégainait son épée.

Le capitaine avait la conviction que, si le sculpteur avait encore eu sa langue, il aurait crié beaucoup plus fort.

Kennit chassa ce souvenir de son esprit. Ce n'était pas le moment de songer à l'artisan ; il n'était pas sur la plage aux Trésors pour ressasser le passé, mais pour trouver un objet précieux qui assurerait son avenir. Les yeux fixés sur la ligne de marée sinueuse, il continua sa marche. Il n'accordait nulle attention aux coquillages luisants, aux pinces de crabe, aux enchevêtrements d'algues ni aux morceaux de bois, grands ou petits, rejetés par la mer : son pâle regard bleu ne s'intéressait qu'aux objets manufacturés et aux épaves. Au bout de quelques pas, son application fut récompensée : dans un petit coffre de bois en mauvais état, il découvrit tout un service de tasses ; elles n'étaient sans doute pas de main d'homme et nul humain ne les avait jamais touchées. Au nombre de douze, faites d'os d'oiseaux évidés, elles étaient décorées de minuscules images bleues aux lignes si fines qu'on les eût dites dessinées à l'aide d'un pinceau à un seul poil. Elles avaient visiblement beaucoup servi : les représentations étaient si effacées qu'il était impossible d'en reconnaître le motif original, et les anses en os étaient affinées par l'usage. Kennit prit la petite boîte au creux de son bras et poursuivit sa déambulation.

Il avançait sous le soleil et contre le vent, et ses bottes élégantes laissaient des empreintes nettes dans le sable humide. De temps en temps, il levait un regard détaché sur l'étendue de la plage, sans laisser paraître ses espérances sur son visage. Soudain, alors qu'il ramenait ses regards sur le sable devant lui, il découvrit un petit coffret en cèdre gauchi par son séjour dans l'eau salée, si bien que, pour l'ouvrir, le pirate dut le frapper sur une pierre comme une noix. A l'intérieur, il trouva des ongles de nacre munis de minuscules agrafes pour les fixer sur les ongles ordinaires, et d'un évidement à l'extrémité qui permettait peut-être d'y conserver une dose de poison. Il y en avait douze. Kennit les fourra dans sa poche où ils cliquetèrent au rythme de ses pas.

Les objets qu'il avait découverts n'étaient manifestement pas de facture humaine et n'étaient pas conçus pour des hommes, mais Kennit n'en était pas étonné : il avait eu beau se moquer de Gankis et de sa croyance en la magie de la plage, il savait comme tout un chacun que les vagues qui s'échouaient sur ces rivages rocheux ne provenaient pas toutes du même océan. Un navire

qui avait la mauvaise idée de faire relâche près de l'île avait toutes les chances de disparaître sans laisser la moindre trace, et les vieux marins disaient qu'il avait été enlevé de ce monde pour être déposé sur les mers d'un autre. Kennit était convaincu qu'ils ne se trompaient pas. Il jeta un coup d'œil vers le ciel qui demeurerait d'un bleu immaculé; le vent était vif, mais le pirate ne doutait pas que le beau temps se maintiendrait en lui laissant le loisir d'arpenter toute la plage aux Trésors, puis de retraverser l'île pour regagner son navire ancré dans la baie Trompeuse. La chance ne l'abandonnerait pas, il en était sûr.

Le troisième objet qu'il trouva fut le plus troublant de tous : c'était un sac de cuir cousu, rouge et bleu, à demi enfoui dans le sable. Le cuir, solide et fait pour durer, avait été taché par l'eau de mer qui avait fondu les couleurs l'une dans l'autre, bloqué les boucles de cuivre qui fermaient le sac et raidi les sangles qui les reliaient. A l'aide de son poignard, Kennit défit une couture et découvrit une portée de chatons parfaitement formés, avec de longues griffes et des taches de poil irisé derrière les oreilles. Tous les six étaient morts. Maîtrisant son dégoût, le pirate saisit le plus petit et retourna le corps flasque dans ses mains; il avait la fourrure bleu pervenche, les paupières roses, et il était très menu. L'avorton de la portée, probablement. Le petit cadavre était trempé, glacé et répugnant. Un clou en rubis, semblable à une grosse tique, décorait une de ses oreilles. Kennit avait envie de se débarrasser de l'animal sans attendre, mais c'était ridicule; il défit le clou d'oreille et le laissa tomber dans sa poche. Puis, mû par une impulsion qu'il ne comprit pas, il remit les petits corps bleus dans le sac qu'il abandonna près de la ligne de marée, et il reprit sa marche.

★

L'émerveillement et la révérence circulaient en lui au rythme de son sang. Arbre. Ecorce et sève, odeur du bois et parfum des feuilles qui tremblaient au-dessus de lui. Arbre. Mais aussi terre et eau, air et lumière; tout allait et venait au travers de l'être connu sous le nom d'arbre. Il se déplaçait avec ces éléments et connaissait par intervalles une existence d'écorce, de feuille, de racine, d'air et d'eau.

« Hiémain. »

Lentement, le jeune garçon quitta des yeux l'arbre qui se dressait devant lui. Par un effort de volonté, il porta son regard sur le visage souriant du jeune prêtre. De la tête, Bérandol lui fit un signe d'encouragement. Hiémain ferma un instant les paupières, retint sa respiration et s'arracha à sa tâche. Quand il rouvrit les yeux, il inspira brusquement comme s'il émergeait d'une plongée profonde. Les mouchetures de lumière, l'eau douce et la brise caressante disparurent soudain, et il se retrouva dans la salle de travail du monastère, vaste pièce fraîche aux murs et au sol de pierre. Le pavé froid glaçait ses pieds nus. Une dizaine de tables de pierre meublaient la grande salle, et, à trois d'entre elles, de jeunes garçons comme lui travaillaient avec des mouvements lents qui trahissaient leur état de transe. L'un tressait un panier, les deux autres façonnaient de la glaise entre leurs mains grises d'argile.

Hiémain regarda les morceaux de verre scintillant et de plomb éparpillés sur la table devant lui. La beauté du vitrail qu'il avait composé l'étonna lui-même, bien qu'elle n'atteignît pas à l'émerveillement d'avoir été l'arbre représenté dans le verre. Il caressa son œuvre du bout des doigts, suivit le tronc et les branches gracieuses. Il connaissait si bien l'image qu'en suivre les contours était comme toucher son propre corps. Derrière lui, il entendit le petit hoquet d'admiration de Bérandol. Dans l'état de conscience élevée où il se trouvait encore, il sentit la révérence qu'éprouvait le prêtre s'unir à la sienne, et ils demeurèrent quelque temps muets à se réjouir des miracles de Sâ.

« Hiémain », répéta Bérandol à mi-voix ; il tendit la main pour suivre du bout de l'index la silhouette du petit dragon qui pointait la tête parmi les plus hautes branches, puis la courbe luisante d'un serpent presque entièrement dissimulé par les racines tortueuses. Enfin, il posa la main sur l'épaule du jeune garçon et l'éloigna avec douceur de la table. Comme il le faisait sortir de la salle de travail, il le gourmanda sans méchanceté. « Tu es trop jeune pour demeurer dans un tel état toute une matinée. Tu dois apprendre à mesurer tes efforts. »

Hiémain frotta ses yeux soudain piquants. « Je suis resté là tout ce temps ? demanda-t-il d'un air hébété. Je n'en ai pas eu l'impression, Bérandol.

– Je m'en doute, mais la fatigue que tu ressens à présent va sûrement t'en convaincre. Il faut être prudent, Hiémain. Demain,

prie un surveillant de te réveiller au milieu de la matinée. Un talent comme le tien est trop précieux pour le consumer d'un seul coup.

– J'ai des courbatures, maintenant, en effet», fit Hiémain. Il se passa la main sur le front, repoussa de ses yeux une mèche de cheveux noirs et fins et sourit. «Mais l'arbre en valait la peine, Bérandol.»

Le prêtre acquiesça lentement de la tête. «A plus d'un titre : la vente d'un tel vitrail rapportera assez d'argent pour refaire la toiture de la maison des novices – si la mère Delliti consent à laisser le monastère se séparer d'un tel chefs-d'œuvre.» Il hésita, puis ajouta : «J'ai constaté que le dragon et le serpent sont de nouveau apparus. Tu n'as toujours aucune idée... » Il se tut, laissant la question en suspens.

«Je ne me rappelle même pas les avoir intégrés au vitrail, répondit Hiémain.

– Bon.» Il n'y avait pas trace de jugement dans le ton de Bérandol ; on n'y sentait que de la patience.

Dans un silence amical, ils suivirent un moment les couloirs de pierre froide du monastère. Peu à peu, les sens de Hiémain s'émoussèrent jusqu'à un niveau normal : il ne percevait plus l'odeur du sel des murs, il n'entendait plus les infimes mouvements des vieux blocs de roche taillée. Le contact râpeux de sa robe de bure redevint supportable sur sa peau nue. Quand ils franchirent la grande porte de bois et pénétrèrent dans les jardins, il était rentré dans son corps ; il se sentait vacillant comme s'il venait de s'éveiller d'un long sommeil, et pourtant épuisé comme s'il avait passé une journée à biner les pommes de terre. Comme le voulait la coutume du monastère, il marchait en silence à côté de Bérandol ; ils croisèrent des hommes et des femmes vêtus de la coule verte des prêtres confirmés et d'autres habillés de blanc, couleur des acolytes. A chaque rencontre, chacun hochait la tête en guise de salut.

Comme ils se dirigeaient vers la remise à outils, Hiémain eut soudain la certitude inquiétante qu'il allait passer le reste du jour à s'occuper du jardin baigné de soleil. En toute autre occasion, il aurait accueilli cette perspective avec plaisir, mais ses récents efforts dans la salle de travail avaient rendu ses yeux sensibles à la lumière. Il ralentit le pas et Bérandol lui jeta un coup d'œil par-dessus son épaule.

« Hiémain, fit-il d'un ton de doux reproche, refuse l'appréhension. Quand tu t'inquiètes de l'avenir, tu oublies l'instant présent dont tu dois jouir. Celui qui craint ce qui risque d'advenir perd le moment qu'il vit par peur du suivant, qu'il empoisonne par ses préjugés. » La voix de Bérandol se fit un peu plus tranchante. « Tu te laisses aller trop souvent à préjuger. Si la prêtrise t'est refusée, c'en sera sans doute la cause. »

Hiémain regarda Bérandol avec des yeux horrifiés, et, l'espace d'un instant, son visage fut un masque de pure affliction. Puis, il vit le piège et il répondit avec un grand sourire auquel Bérandol fit écho : « Mais si je m'inquiète de cette éventualité, j'aurai préjugé de mon échec. »

Bérandol donna un coup de coude bon enfant à l'adolescent élané. « Exactement. Ah, que tu grandis et apprends vite ! J'étais beaucoup plus âgé que toi – j'avais au moins vingt ans – quand j'ai appris à appliquer cette Contradiction à la vie quotidienne. »

Hiémain haussa les épaules d'un air embarrassé. « Je l'ai méditée hier soir avant de m'endormir. "Il faut faire des projets et anticiper l'avenir sans le craindre." Vingt-Septième Contradiction de Sâ.

– Treize ans, c'est bien jeune pour en être déjà à la Vingt-Septième Contradiction, remarqua Bérandol.

– A laquelle en es-tu ? demanda ingénument Hiémain.

– A la Trente-Troisième. Toujours la même depuis deux ans. »

Hiémain eut un petit haussement d'épaules. « Je n'en suis pas encore là de mes études. » Ils déambulaient à l'ombre de pommiers dont les feuilles pendaient sous la chaleur du soleil. Des fruits mûrissants alourdissaient les branches. Au bout du verger, des acolytes passaient d'arbre en arbre avec à la main des seaux d'eau tirée de la rivière.

Un prêtre ne doit pas se croire permis de juger s'il ne sait pas juger comme Sâ, avec une justice et une compassion absolues. Bérandol secoua la tête. « J'avoue ne pas voir comment cela est possible. »

Le jeune garçon avait déjà tourné son regard vers l'intérieur et seul un mince pli barrait son front. « Tant que tu crois cela impossible, tu fermes ton esprit à la compréhension. » Il s'exprimait d'une voix distante. « A moins, naturellement, que ce ne soit justement ce que nous devons découvrir : qu'en tant que prêtres nous ne pouvons pas juger, car nous n'avons pas en nous

le sens de la justice et de la compassion absolues. Notre rôle se borne peut-être à pardonner et à consoler.»

Bérandol hocha la tête avec étonnement. « En quelques instants, tu as atteint le point auquel il m'a fallu six mois pour parvenir. Néanmoins, quand je regarde autour de moi, je constate que de nombreux prêtres se font juges; les Errants de notre ordre ne font guère que résoudre les différends qui opposent les gens; ils doivent donc avoir, j'ignore comment, maîtrisé la Trente-Troisième Contradiction.»

Le garçon leva vers lui un regard empreint de curiosité. Comme il s'apprêtait à parler, il rougit soudain et garda le silence.

Bérandol observa son protégé. « Je ne sais pas ce que tu voulais dire, mais vas-y. Je ne te rabrouerai pas.

– L'ennui, c'est que c'est moi qui allais te rabrouer», avoua Hiémain. Puis son visage s'illumina quand il ajouta: « Mais je me suis retenu à temps.

– Et qu'allais-tu me dire?» insista Bérandol. Comme le garçon secouait la tête, son tuteur éclata de rire. « Allons, Hiémain, je t'ai demandé de me révéler ce que tu avais sur le cœur! Me crois-tu injuste au point de mal prendre tes paroles? A quoi pensais-tu?

– J'allais te dire que tu devrais calquer ton attitude sur les préceptes de Sâ et non sur ce que tu vois les autres faire.» L'enfant s'était exprimé avec franchise, mais il baissa soudain les yeux. « Ce n'est pas à moi de te le faire remarquer, je le sais.»

Bérandol paraissait trop perdu dans ses réflexions pour se froisser des propos de Hiémain. « Si je suis les préceptes et que mon cœur m'affirme qu'il est impossible pour un homme de juger comme Sâ, avec une justice et une compassion absolues, je dois conclure... » Son débit se ralentit comme si sa pensée renâclait à se manifester. « Je dois conclure que les Errants possèdent une profondeur spirituelle bien supérieure à la mienne – ou bien qu'ils n'ont pas davantage que moi le droit de juger.» Il regarda le verger sans le voir. « Se pourrait-il que toute une branche de notre ordre existe sans rectitude? Cette idée même n'est-elle pas preuve de déloyauté?» Son regard troublé se posa de nouveau sur le jeune garçon à ses côtés.

Hiémain lui adressa un sourire serein. « Si les pensées d'un homme suivent les préceptes de Sâ, elles ne peuvent s'égarer.

– Il faut que j’y réfléchisse davantage, conclut Bérandol avec un soupir, et il contempla Hiémain avec une affection non feinte. Je bénis le jour où l’on t’a confié à moi comme étudiant, même si, en vérité, je me demande souvent qui est l’élève et qui est le professeur entre nous. Tu me manqueras.»

Une brusque inquiétude envahit le regard de Hiémain. «Je te manquerai? Tu t’en vas? On t’envoie si vite en mission?

– Il ne s’agit pas de moi. J’aurais dû t’annoncer la nouvelle avec plus de ménagement mais, comme toujours, tes propos ont conduit mes pensées loin de leur point de départ. Ce n’est pas moi qui pars, mais toi. Si je suis venu te chercher aujourd’hui, c’est pour te demander de faire tes paquets, car ta présence est requise chez toi. Un message est arrivé de ta grand-mère et ta mère pour annoncer que ton grand-père est mourant; elles désirent t’avoir auprès d’elles en cette circonstance.» Devant le visage décomposé du jeune garçon, Bérandol ajouta : «Pardonne ma brutalité; tu parles rarement de ta famille et je ne te croyais pas si attaché à ton grand-père.

– Ce n’est pas le cas, répondit Hiémain avec simplicité. A dire le vrai, je le connais à peine. Quand j’étais petit, il se trouvait toujours en mer, et, quand il revenait à terre, il me terrifiait, non pas à cause de sa cruauté mais de... de sa puissance. Tout en lui paraissait trop grand, depuis sa voix jusqu’à sa barbe. Même quand j’étais enfant et que j’entendais d’autres personnes parler de lui, on aurait dit qu’elles évoquaient une légende ou un héros. Autant que je me souviens, jamais je ne l’ai appelé Bon-Papa ni même Grand-Père. Quand il rentrait de ses voyages, j’avais l’impression que le vent du nord se mettait à souffler dans la maison, et, la plupart du temps, je me cachais de lui au lieu de me réjouir de sa présence; lorsqu’on me traînait de force devant lui, tout ce que je me rappelle, c’est qu’il trouvait toujours à redire sur ma taille. “Pourquoi cet enfant est-il si chétif? demandait-il d’un ton mécontent. Il ressemble à mes mousses, mais en deux fois plus petit! Ne lui donnez-vous donc pas de viande? Ne mange-t-il pas bien?” Puis il m’attirait près de lui et me tâtait les bras, comme si on m’engraissait pour la table; je me sentais alors honteux de ma taille comme si c’était une tare. Depuis qu’on m’a destiné à la prêtrise, je l’ai vu encore moins souvent mais l’impression qu’il m’a laissée n’a pas changé. Cependant, ce n’est pas de revoir mon grand-père que je redoute, ni même